

LE DYNAMITEUR

FEUILLETON DE L'ABEILLE

Sous ce nouveau nom, muette d'étonnement, je fus introduite dans une cabine vaste et bien aérée. Le steward attendait mes ordres. Mais j'étais à ce moment si lasse, si épuisée et si troublée, que je ne pus que lui faire signe de me laisser seule. Au mouvement différent du navire, je jugeai que nous nous étions mis en route; mes pensées n'en devinrent que plus confuses; de sorte que bientôt je tombai dans un lourd et pénible sommeil.

J'ai passé le reste du jour et la nuit errante dans cette sorte de léthargie. Quand je me réveillai le lendemain matin, le monde flottait étrangement devant mes regards; les joyaux, dans la cassette à mon côté, s'étreignaient avec un bruit cristallin; au-dessus de ma tête, les matelots au travail chantaient leurs refrains; les câbles étaient jetés ou traînés sur le pont. Cependant il me fallut un certain temps pour me rappeler que j'étais en mer et repasser la longue série d'événements qui m'avaient amenée en cet endroit.

Je cachai alors dans mon corsage les pierreries qui, à ma grande surprise, avaient été respectées, et apercevant sur la table une sonnette d'argent, je l'agitai vivement. Le steward parut aussitôt; je lui demandai qu'il me servît à déjeuner; tout en mettant la table, cet homme m'observait avec une attention singulièrement inquiétante. Pour rompre le silence qui devenait embarrassant, je lui demandai s'il était ordinaire pour un yacht d'avoir à bord un si nombreux équipage.

—Madame, dit-il, je ne sais quelle lubie étrange vous a poussée à usurper un nom et une destinée qui ne vous appartiennent nullement. Je vais pourtant vous donner un conseil. Aussitôt arrivée à l'île...

En ce moment, il fut interrompu par l'officier aux favoris, qui était entré derrière lui sans être aperçu. Le pâleur soudaine, la frayeur mortelle qui parurent alors sur le visage du steward donnaient à ses quelques mots un sens encore plus mystérieux.

—Parker! dit l'officier, et du doigt il montra la porte.

—Oui, monsieur Kentish, dit le steward. Pour l'amour de Dieu, monsieur Kentish!

Et, tremblant de tous ses membres, il disparut.

L'officier me pria alors de m'asseoir, me servit lui-même et déjeuna avec moi.

—Je me permets de remplir votre verre, madame, dit-il en me présentant un gobelet plein de rhum pur.

—Monsieur, m'écriai-je, vous ne pensez pas que je vais boire cela?

Il se mit à rire de bon cœur.

—Vous êtes, madame, me dit-il, si foncièrement métamorphosée, que je ne pense rien, je vous assure.

Il fut interrompu par un matelot blanc, qui entra alors dans la cabine, et informa l'officier qu'il y avait en vue une voile et que M. Harland était embarrassé pour le pavillon.

—Si près de l'île? fit M. Kentish.

—C'est ce que M. Harland disait, répondit le marin.

—Il vaut mieux n'en rien faire, je crois, dit M. Kentish. Mes compliments à M. Harland. Si c'est un navire d'allure éveillée, donnez-lui les couleurs du cousin Jonathan; mais si c'est un lambin, et que nous puissions aisément le distancer, montrez-lui John Dutchman. C'est, en mer, l'équivalent d'une impolitesse, et ainsi nous pouvons ne pas répondre à un appel sans attirer l'attention.

Aussitôt que le matelot fut remonté sur le pont:

—Monsieur Kentish, puisque tel est votre nom, dis-je, auriez-vous honte de votre propre pavillon?

—Madame fait allusion au "Jolly Roger"? demanda-t-il avec une gravité parfaite; puis, aussitôt, il éclata de rire: Excusez-moi, dit-il, mais en ce moment, pour la première fois, j'ai reconnu votre impétuosité native.

J'eus beau le presser, je ne pus obtenir une explication nette de ce mystère.

Tandis que nous conversions de la sorte, le roulis de la Nemorosa devint de moins en moins accentué; sa vitesse diminua également, et tout à coup, avec un bruit sourd, l'ancre fut jetée. Kentish, aussitôt, se leva, m'offrit son bras et me conduisit sur le pont; je vis alors que nous nous trouvions dans une rade au milieu d'îlots ou rochers peu élevés au-dessus des flots et peuplés d'une multitude d'oiseaux de mer. Entre nous

et le rivage, un vaisseau plus petit que le nôtre était à l'ancre.

A peine avais-je eu le temps de jeter un coup d'œil sur tout cela qu'une chaloupe fut mise à la mer. On m'y fit descendre; Kentish prit place à mon côté, et nous poussâmes vivement vers la jetée. Une foule de vagabonds armés, d'aspect sinistre, blancs et noirs, assistaient à notre débarquement. Un mot passa de nouveau parmi les nègres, et de nouveau je fus reçue par des prosternations.

A la vue de ces énergumènes et du lieu sauvage où je me trouvais, je sentis faiblir mon courage, et, m'accrochant au bras de M. Kentish, je le suppliai de me dire ce qu'il comptait faire.

Et, me faisant rapidement traverser la foule vers laquelle il jetait de temps en temps des regards inquiets, il me conduisit à une maison basse et isolée au milieu d'une cour, ouvrit la porte et me pria d'entrer.

—Mais pourquoi? lui dis-je. Je veux voir sir George.

—Madame, répondit M. Kentish, dont le regard s'alluma tout à coup d'une menace terrible, trêve de bavileries à présent, je vous prie. Je ne sais qui vous êtes ni ce que vous êtes; je sais seulement que le personnage que vous jouez n'est pas le vôtre et que nous ne sommes pas dupes de vos jongleries. D'ailleurs, soyez ce que vous voudrez, je vous déclare que, si vous n'entrez pas à l'instant dans cette maison, je vous plonge mon épée dans la poitrine.

Je ne lui fis pas répéter sa menace; j'obéis aussitôt, le cœur palpitant; un moment après, la porte se referma à l'extérieur, et la clef en était retirée. La chambre était longue, basse et sans aucun meuble, mais encombrée de cannes à sucre, de tonneaux de goudron, de vieux cordages et d'autres matières inflammables; et non seulement la porte était fermée, mais l'unique fenêtre était garnie de gros barreaux de fer.

J'étais à ce moment si affolée par l'épouvante, que j'aurais donné dix ans de vie pour être encore l'esclave de M. Caulder. Je restais là immobile, les mains jointes, quand apparut, derrière les barreaux de la fenêtre, la face d'un grand nègre qui d'un geste impérieux, m'ordonna d'approcher. J'obéis, et aussitôt, avec tous les signes d'une grande ferveur, il m'adressa un long discours dans une langue inconnue.

—Je ne comprends rien, m'écriai-je.

—Non? reprit-il en espagnol. Grande, grande est la puissance de Hoodoo! Son esprit même est changé. Mais, ô grande prêtresse! pourquoi vous êtes-vous laissée enfermer dans cette prison? pourquoi n'avez-vous pas appelé à votre secours vos fidèles esclaves? Ne voyez-vous pas que tout a été préparé en vue de vous assassiner? Il suffira d'une étincelle, et cette maison flambra comme de l'étoüpe. Hélas! qui sera alors grande prêtresse, et à quoi aura servi le miracle?

—Ciel! m'écriai-je, ne puis-je voir sir George? Il faut que je lui parle, il le faut! Oh! conduisez-moi vers sir George!

—Seigneur, les voilà, s'écria le nègre. Et instantanément sa tête disparut de la fenêtre.

—De ma vie, je n'ai entendu une aussi sottise! s'exclama une voix.

—C'était là notre avis à tous, sir George, répondit la voix de M. Kentish. Mais mettez-vous à notre place. Les nègres étaient presque deux cents. Et, sur ma parole, je crois que, grâce à l'idée qui a germé dans leur cervelle, cette méprise est une chance insoupçonnée pour chacun de nous.

—Il n'est question ici ni de chance ni de malchance, monsieur, répondit sir George, mais de l'obéissance à mes ordres; et vous pouvez en croire ma parole, Kentish, soit Harland, soit vous-même soit Parker, ou tous les trois, vous me répondrez sur votre tête de l'issue de cette affaire! Donnez-moi la clef et allez-vous-en.

Aussitôt la clef tourna dans la serrure, et sur le seuil parut un homme de quarante à cinquante ans, à la physionomie ouverte, à la taille haute et robuste.

—Madame, dit-il, quel diable pouvez-vous être?

Je lui racontai mon histoire tout d'une haleine. Il m'écouta d'abord avec stupefaction; mais quand j'arrivai à la mort de la senora Mendizabal broyée par le cyclone:

—Ma chère enfant, s'écria-t-il, ne pressant dans ses bras, excusez cette effusion d'un homme qui pourrait être votre père. Vous venez de m'apprendre la meilleure nouvelle que j'aie entendue de ma vie, car cette chienne n'était autre que ma propre femme. Mort de ma vie! dit-il, je vous jure que je croirais presque à la Providence. Et, que puis-je faire pour vous?

—Sir George, dis-je, je suis riche déjà; tout ce que je demande, c'est votre protection.

—Entendons-nous! s'écria-t-il avec une énergie inaccoutumée, je ne puis pas remarié!

—Je ne vous l'ai pas proposé, dis-

MME PELLETIER ET SON CHEVAL



Mme R. Pelletier, qui est une des équestriennes les plus accomplies de la Nouvelle-Orléans, doit prendre part dans la fête qui aura lieu au Fair-Grounds dimanche prochain, où bénéficiera de la caisse de police.

je, incapable de retenir mon hilarité; je désire seulement atteindre l'Angleterre, l'asile naturel de l'esclave fugitif.

—Bien, répondit sir George; franchement, je vous dois quelque chose pour cette nouvelle prodigieusement réjouissante. Puis, votre père m'a rendu quelques services. J'ai fait une petite fortune dans les affaires... Bref, je suis sur le point de liquider et de me retirer dans mon village natal du Devonshire pour y finir mes jours en paix, sans me remarier. Un service en réclame un autre en échange; si vous me jurez de vous taire en ce qui concerne l'épisode tout entier de mon malencontreux mariage, je vous promets, de mon côté, de vous conduire en Angleterre.

Je souscrivis avec empressement à ces conditions.

—Un mot encore, dit-il. Feu ma femme passait pour une sorte de pythonisse parmi les noirs, et ils sont tous persuadés qu'elle revit en votre agréable personne. Vous aurez donc la bonté d'entretenir chez eux cette croyance et de leur jurer par Hoodoo que je suis désormais un être absolument sacré.

—Je le jure, dis-je, par la mémoire de mon père.

—J'ai plus de confiance en vous-même qu'en n'importe quel serment, répondit en ricanant sir George, car non seulement vous êtes une esclave fugitive, mais, de votre propre aveu, vous avez entre les mains des biens volés pour une somme considérable. Je demeurai confondu et vis qu'il ne disait que trop vrai; je reconnus tout à coup que ces pierreries ne m'appartenaient pas légitimement, et ma décision fut aussitôt prise de les restituer. Oubliant tout le reste, oubliant même sir George qui me regardait d'un air narquois, je saisis l'agenda de M. Caulder et l'ouvris à la page où le mourant avait griffonné ses dernières volontés. Quel ne fut pas mon ravissement, bientôt suivi de cuisants remords, en voyant qu'avec la liberté il m'avait encore légué le précieux coffret!

Ma simple histoire touche à sa fin. Sir George et moi, sous l'avatar nouveau de sa femme rajeunie, nous nous montrâmes aux nègres bras dessus, bras dessous, et fûmes suivis jusqu'à la jetée avec des cris de joie délirante.

La nuit même, nous appareillâmes pour la Nouvelle-Orléans, et là j'en voyai l'agenda au fils de M. Caulder, ce que je regardais comme un devoir sacré. Une semaine plus tard, tous les hommes recurent leur compte; un nouvel équipage fut engagé, et la Nemorosa fit voile vers les rivages de la libre Angleterre.

On ne pourrait imaginer voyage plus délicieux. Sir George, sans doute, n'était pas un homme d'une droiture scrupuleuse, mais son caractère franc et joyeux était bien fait pour lui gagner la sympathie d'une jeune fille. Là lui demandai si cette façon d'exercer la piraterie à bord d'un yacht privé n'était pas singulière.

—Point du tout, me répondit-il; un yacht, miss Valdevia, est un fléau patenté. Qui fait la contrebande? L'équipage et les propriétaires des yachts! Je n'ai fait que donner plus d'extension au trafic, et, pour vous dire crûment mon opinion, je ne crois pas être le seul, il s'en faut.

Nous n'étions plus qu'à quelques journées du but de notre voyage, lorsque sir George reçut, par un navire à destination d'outre-mer, un paquet de journaux; et de cette heure fatale date pour moi une nouvelle série de malheurs. Ce soir-là, il était dans la cabine, lisant les nouvelles, quand tout à coup je vis son front s'obscurcir.

—Holà! dit-il, voici qui est digne d'être remarqué! Vous n'avez pas voulu entendre raison; vous vous êtes obstiné à envoyer l'agenda à ce bête de fils Caulder.

—Sir George, dis-je, c'était mon devoir.

—Bon! vous en serez joliment récompensé, dit-il. Ce diable de Caulder demande votre extradition.

—Mais une esclave, dis-je, a droit d'asile en Angleterre.

—Oui, par saint George! répliqua le baronnet, mais ce n'est pas une esclave, miss Valdevia, c'est une ve-

leuse qu'il réclame. Il a tout tranquillement détruit le testament, et il vous accuse maintenant d'avoir distraité de l'actif de votre père failli des valeurs en bijoux pour une somme de cent mille livres sterling.

A l'indignation que me causa cette accusation monstrueuse succéda un tel abattement à la pensée du sort affreux qui m'attendait, que le com-patissant baronnet se hâta de me reconforter du mieux qu'il put:

—Ne vous laissez pas abattre, dit-il. Sans doute, moi, je m'en lave les mains. Mais je suis un bon gros vivant, je vous jure, quand on ne m'embête pas, et je ferai de mon mieux pour vous tirer du pétrin. Je vous avancerai un peu d'argent comptant, vous donnerai l'adresse d'un excellent avocat de Londres et trouverai le moyen de vous débarquer inaperçue en un endroit favorable.

Il tint sa parole. Quatre jours plus tard, la Nemorosa, à la faveur d'une sombre nuit, entra dans un petit havre, et une chaloupe aux avirons assourdis me déposa sur la plage, à une portée de trait d'une station de chemin de fer. Je n'y rendis, suivant les indications de sir George, par un chemin détourné, et voyant un banc sur le quel, je m'y assis, enveloppée dans un manteau de fourrure du baronnet, pour attendre le retour du jour. Il faisait encore obscur quand une lumière parut à une des fenêtres; et un homme, portant une lanterne, ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec la pauvre Térèse. A la lueur grise de l'aube, on apercevait le havre absolument désert, car le yacht avait depuis longtemps disparu.

—Qui êtes-vous? s'écria-t-il.

—Je suis une voyageuse, répondis-je.

—Et d'où venez-vous? demanda-t-il.

—Je me rends à Londres par le premier train.

C'est ainsi, à la façon d'un fantôme que Térèse mit le pied sur les rivages de l'Angleterre; abandonnée de tous, sans rien qui la rattachât au passé, elle prit place parmi les millions d'âmes d'une patrie nouvelle.

Depuis ce jour, j'ai vécu grâce aux expédients de mon avocat, cachée dans les maisons tranquilles des quartiers retirés, traquée par les espions de Cuba, et ne sachant si demain même je jouirai encore de la liberté et de l'honneur.

L'effet de cette histoire sur l'esprit de Desborough fut instantané et décisif. Jusqu'ici, la belle Cubaine n'avait été qu'une femme ravissante; elle devint maintenant à ses yeux la plus romantique, la plus innocente et la plus malheureuse créature de son sexe.

—Madame! s'écria-t-il; et ne trouvant aucune expression à la hauteur de son enthousiasme, il lui prit la main et la s'éleva vigoureusement. Comptez sur moi, ajouta-t-il avec fougue.

Quand il fut sorti de la chambre de cette radieuse enchantresse, il se surprit sur la terrasse, ange déchu n'ayant plus sous les yeux que des maisons moroses, des arbres rabougris, un monde étrange, jamais entrevu. Mais elle lui avait souri en le quittant, le souvenir en était gravé là, dans son cœur; et quand enfin il s'attabla pour dîner dans certain restaurant où l'on faisait de la musique, un air de flûte accompagna le festin. Les notes perlées étaient à l'unisson de sa sourire; pour la première fois de sa vie mornie et quel que peu déolée, il s'aperçut qu'il aimait passionnément la musique.

Le lendemain et le surlendemain, ses rêves voltigèrent dans cet air tiède et parfumé. Tantôt il la voyait et était reçu avec un faveur marquée, tantôt il ne la voyait pas tout, tantôt il la voyait et était traité comme une quantité négligeable. Le bruit de son pas sur l'escalier le révolutionnait; les livres qu'il recherchait et lisait étaient des livres sur Cuba et le rapprochaient d'elle sans qu'elle s'en doutât. Il entra alors dans cette phase charmante de l'amour ingénu où l'amoureux se reproche son ingé-nuité et sa présomption. Que faire, grand Dieu! pour devenir digne d'elle! par quel acte d'héroïsme et d'ab-négation attirer les yeux de cet ange sur son humble individu?

A suivre

LE VIEUX

Son histoire est aujourd'hui banale, tant il y a de tragédie à l'entour des foyers, mais elle est infiniment belle dans son dénouement où se manifeste la force inextinguible de la vie. Faites des ruines, étendez les charniers; les printemps n'est pas loin qui va tout recouvrir de sa resurrection triomphante!

C'est dans un petit port de Bretagne, un tout petit port bien clos par la terre protectrice, allongée comme deux bras, pour serger à l'abri le minuscule bassin accueillant aux tarques. La mer s'arrête aux pieds de la grand'place, devant la vieille église aux contreforts de granit endré. Les ormeaux, qui l'encadrent de leur feuillage tapageur, plongent leurs racines dans la grève salée. Des bancs de pierre on peut pêcher à la ligne, et les chaloupes, à l'étrave fière, ont l'air campées à même le ouai. A droite, l'ancienne gentil-homme, aux meneaux gris, qui a pris avec le temps et grâce aux verticils, des tons de pastel, rose, vert et jaune tendre. A gauche, les câ-barets fleuris de géraniums. Et, tout de suite après, le chantier avec ses baraquements coaltarés et l'enseigne blanche: Raoulic, constructeur.

Le bonhomme s'est installé là dans sa jeunesse en sortant de faire le coup de feu sur les remparts de Paris, durant la première guerre. Un méchant pré, brûlé par la saumure, ou quatre moutons n'eussent pas trouvé leur vie, bordait le quai. Raoulic le loua. Dans un coin, il monta une cabane de six pieds carrés, juste de quoi ramasser la varlope, l'ermurette et la scie. Et on commença la construction en plein air. Son premier ouvrage fut un canot pour la sardine, baptisé le Reservoir des Souffrances.

En ce temps-là, on faisait son affaire avec du travail et de la persévérance. Raoulic mit de côté les premiers sous gagnés et n'augmenta pas son outillage d'un ciseau. L'ouvrage donnait, il prit deux ouvriers qui durent apporter chacun ses outils. Quand on avait de grosses pierres à scier de long, on allait emprunter les chevalets et les scies du marchand de bois. Tous les jours, les trois hommes cassaient la croûte à onze heures, dans l'ombre de la cabane, et se déshabillaient d'un coup d'eau fraîche.

Le port se développait: les commandes pressaient. On vit deux ou trois charnières dresser en même temps leurs côtes raboteuses dans le chantier qui sentait bon le coaltar et le tan de chène. Le bonhomme se maria, acheta le pré et mit une clôture. Six mois plus tard, on monta les piliers du premier hangar; et le dimanche Raoulic quitta la salopette et remplaça la casquette par un feutre. A la naissance de son fils, qu'il nomma Yvon, le patron paya la ribote à ses compagnons.

—Les gars, disait-il, j'ai mon successeur! Travaillons pour lui laisser la place belle!

Et d'années en années le chantier prospérait, les hangars se multipliaient, les réserves de bois montaient en gros tas que des lierçons assaillaient, tandis que des treilles garnissaient les portails et qu'un double rang de cerisiers croisait au fond de l'enclos. Raoulic attaqua les grands homardiers de soixante pieds et les thomiers aux avants en muraille qui ont l'arrière fuyant.

De bonne heure il prit sa retraite. Son gars avait reçu de l'instruction, appris le dessin, le calcul; Raoulic lui avait fait une bonne main de charpentier; il lui céda le chantier. Le jeune homme vivifia les vieilles formules paternelles et secoua un peu la routine. On parla des barques de Raoulic dans les régates de la côte. Il eut des succès. Le vieux devint fier. Et quand, pour une commande, on l'abordait dans le chantier où il fumait sa pipe à longueur de jour, les mains dans les poches, il coupait court en disant:

—A c't'heure, c'est l'gars qu'est l'patron!

A son tour, Yvon se maria et fut père. Les Raoulic avaient maintenant leur maison sur la grand'place et chacun son bateau mouillé au fond du port. La jeune femme portait chapeau et, lève, venait au chantier avec une ombrelle. A l'église, il y avait un prie-Dieu au nom de Raoulic.

On venait de commencer un bateau pilote quand la grande guerre éclata. Yvon partit et le vieux ferma les portes. Le soir pourtant, après l'école, il venait jusqu'au chantier avec son petit-fils qui jouait parmi les vieilles membrures des barques en ruine. Parfois la bru les accompagnait et travaillait, assise sur un billot. Au retour, le long du quai désert, on guettait le facteur.

Yvon était dans le génie et la famille avait confiance. Il ne fut pas épargné; un éclat d'obus l'abattit près d'un pont. Le vieux reçut le coup brutalement et parut touché à mort. Longtemps il ne quitta plus comme une quantité négligeable. Le bruit de son pas sur l'escalier le révolutionnait; les livres qu'il recherchait et lisait étaient des livres sur Cuba et le rapprochaient d'elle sans qu'elle s'en doutât. Il entra alors dans cette phase charmante de l'amour ingénu où l'amoureux se reproche son ingé-nuité et sa présomption. Que faire, grand Dieu! pour devenir digne d'elle! par quel acte d'héroïsme et d'ab-négation attirer les yeux de cet ange sur son humble individu?

—Puis, un jour de mai il se lève, les jambes lourdes, et pousse jusqu'au chantier. Les herbes, bourrache, coquelicots, pâquerettes, bleuets, submergent le terrain, et même sur le sentier il y a de gros pissenlits aux yeux jaunes. Quand il veut ouvrir la porte du grand hangar, elle résiste, calée par le gazon; il faut prendre une pelle pour la débloquer.

Dans la pénombre silencieuse, gatu-

L'INDUSTRIE DES NATTES EN COCHINCHINE

La fabrication des nattes est une industrie essentiellement familiale, exercée principalement à Rachgia, et dans les cantons voisins. Les artisans les plus connus sont au nombre d'une dizaine, groupés au chef-lieu de la province et au village de Vinh-hoa-dong. Ceux d'entre eux qui sont le mieux outillés possèdent deux métiers à tisser, occupant chacun deux ouvrières, mais on estime à un millier les indigènes qui vivent dans la région de cette industrie.

Les joncs recueillis sont débités en trois parties dans le sens de la longueur, la partie dure seule étant conservée, séchée au soleil pendant 4 à 6 jours et exposée 48 heures aux rosées pour avoir de la souplesse. Ils sont ainsi prêts pour le tissage des nattes blanches. Pour teindre les joncs, on se sert d'une couleur rouge tirée d'un bois appelé "vang," d'une couleur jaune faite de poudre de safran, et d'une couleur verte en poudre appelée "banh-luc."

Les métiers en usage sont des plus rudimentaires et ne peuvent pas tisser des nattes ayant plus de 1 m. 70 de largeur.

Les nattes blanches sont vendues sur place de 1 à 5 piastres, suivant la taille; les nattes de couleur, de 2 à 8 piastres. A Saigon, les plus beaux spécimens en couleur sont vendus, en raison des frais de manutention et d'intermédiaires, de 7 à 15 piastres, ce qui n'empêche pas un commerce relativement important, mais difficile à évaluer; l'activité de l'industrie des nattes est d'ailleurs soumise à des variations sensibles, car le fabricant ne travaille que sur commande.

ACCORD TURCO-AMERICAIN

Lausanne.—Les experts turcs et américains se sont mis d'accord ce soir. Les Etats-Unis recevront le traitement de la nation la plus favorisée concernant la liberté des Détroits pour les navires marchands et ceux de guerre. Les Etats-Unis sans signer la convention des Détroits, en recevront tous les privilèges.

LES FEMMES RAJEUNIRONT

Londres.—Le professeur Serge Voronoff qui prétend avoir trouvé le moyen de rajeunir les hommes a fait la déclaration suivante: "En novembre prochain, je pourrai indiquer au monde une méthode permettant aux femmes de redevenir jeunes, tout comme je peux maintenant rajeunir de trente ans n'importe quel vieillard."

Le procédé pour rajeunir les hommes est parfait à l'heure actuelle. Je travaille maintenant pour les femmes."

L'ART FRANCAIS SOUS LENINE

Si le but de l'art est de garnir les musées, la révolution russe lui a rendu un exceptionnel hommage.

Les œuvres de l'art français du dix-huitième siècle, notamment, qui garnissaient les collections particulières, ont été réunies au Musée de l'Ermitage, et en si grand nombre, que l'on dut même aménager pour les recevoir une partie du Palais d'Hiver voisin.

Quoique la Hollande soit plus petite que le Danemark et la Suisse, sa population dépasse de 7,000,000 la population combinée de la Suisse et du Danemark.

On vient d'inventer un rasoir possédant deux lames articulées; on peut se servir de ce rasoir sans avoir à employer de savon.

ré par les bois d'une odeur forte de résine, le vieux Raoulic aperçut l'ossature du bateau-pilote abandonné sur lequel depuis dix-huit mois, les coqueux jonchaient encore le sol, mais les établis sont nus, l'air vide et des toiles d'araignées pendent sur les noms, affichés au mur, des barques qu'il a construites. Le vieux ne peut retenir un soupir; une larme roule sur sa barbe blanche. Il sent toute sa vie lui retomber sur les épaules et l'inutilité d'un effort de près de cinquante ans l'écrase. Raoulic a du bien; Raoulic est riche! Mais quoi? Le gars est mort avec l'avenir...

Inquieté de ne pas le voir, vers midi, sa bru vient au chantier et l'aperçoit assis sur une grume de chène, immobile. Elle tient par la main son fils qui va sur ses dix ans. Le petit court au vieux, l'appelant: —Grand-père! grand-père! faut venir manger!

Le bonhomme regarde l'enfant. C'est un Raoulic, jeune et plein de promesses qui gambade devant lui. Il se dresse, tâte ses bras et, avisant un madrier, le balance pour évaluer ses forces. Puis, à sa bru étonnée, il dit avec une voix nouvelle: —Ma fille, j'ai soixante-dix ans; que l'bon Dieu m'en donne encore huit et ton gars sera patron ici!

Le lendemain les hangars s'ouvrirent tout grand. Le vieux embaucha deux compagnons, des anciens comme lui. Le marteau retentit de nouveau sur les coques sonores; et, près du grand-père, un peu cassé et qui essuie à tout moment ses lunettes, le petit-fils apprend maintenant à pousser la varlope et à manier l'ermurette.

—Marc Elder.

Un Peu de Tout

A Pont-a-Mousson, en France, deux patineurs sur patins à roulettes ont patiné durant 24 heures et 7 minutes. C'est le record.

L'Australie a plus de places d'affaires que tous les autres pays du monde en proportion de sa population.

Les tramways des rues à Amsterdam, en Hollande, sont équipés avec deux boîtes à lettres qu'ils laissent en passant devant l'hôte des Postes.

La Perse n'a que son vin national comme breuvage alcoolique. Ce pays ne compte ni distillerie, ni brasseries, ni bars.

Le meilleur homme du monde... Au fait, qui n'a jamais été, au moins une fois dans sa vie le meilleur homme du monde?

On compte dans le monde entier 12,588,949 automobiles en circulation; sur ce nombre les Etats-Unis en comptent 10,500,000.

Le préfixe "O" devant les noms de famille irlandais est une abréviation du mot "Ogha" qui signifie: petit-fils.

La population de la Chine est de 427,679,214 habitants; celle du Japon n'est que de 55,961,010 habitants.

Les 60,000 canadiens-français de l'époque de la Conquête forment maintenant une population de plus de 4,000,000 d'habitants.

Le beffroi d'Arras que les Allemands ont démolé de fonds en comble en 1914 datait de l'année 1463.

Dans un orage, en Angleterre, on a compté 1,244 éclairs en deux heures de temps.

Aux Etats-Unis on compte 50,000 sauvages qui vivent de la culture de la terre.

Les automobiles du roi d'Angleterre ne sont pas enregistrées, et n'ont pas besoin de licences.

L'autruche, le plus gros oiseau, a, proportionnellement à sa taille, la plus petite cervelle.